

TP482P11

REVUE
DE
L'UNIVERSITÉ
DE LYON

RENÉ WALTZ

L'AME DE VIRGILE

LYON

AU SECRETARIAT DE LA REVUE

QUAI CLAUDE-BERNARD, 18

AVRIL

1930

Bibliothèque Maison de l'Orient



071847

*A mon collègue F. Courby
bien cordial hommage*

REVUE DE L'UNIVERSITÉ DE LYON

R. W.

PARAISANT CINQ FOIS PAR AN

SECRETARIAT GÉNÉRAL DE LA REVUE

18, quai Claude-Bernard, LYON

L'ÂME DE VIRGILE

Conférence donnée aux Amis de l'Université de Lyon le 23 février 1930

MESDAMES, MESSIEURS,

Ce n'est pas un centenaire que nous célébrons aujourd'hui. C'est, chose beaucoup plus merveilleuse, un millénaire. Le deuxième millénaire d'un poète qui fut la poésie même et d'une des âmes les plus charmantes et les plus pures dont l'humanité fidèle, à travers tant d'événements et tant de siècles, ait gardé la mémoire et le culte. Dans l'admiration que Virgile inspire, depuis qu'il a chanté, à tant de cœurs et à tant d'esprits divers, il y a toujours eu de la piété. Les plus sceptiques y mettent, malgré eux, je ne sais quelle ferveur, vaincus et comme intimidés par tant de grâce, de sensibilité limpide et d'harmonie. Si blasé qu'on soit devenu, il y a des spectacles et des musiques qui vous enchantent irrésistiblement : la vaste sérénité d'un beau ciel, les sirènes cachées dans les flots, et Virgile ; il y a de la magie dans son cas. De son vivant, alors qu'on récitait à Rome, sur le théâtre, lui présent, les vers de

ses Eglogues, le public entier se leva dans un soudain mouvement d'enthousiasme, lui adressant ainsi le plus spontané et le plus religieux des hommages, celui qu'on ne devait qu'à l'empereur. Lui mort, ce sont des termes religieux qui se pressent sur les lèvres des poètes chaque fois qu'ils veulent redire leur vénération pour son génie :

*Nec tu diuinam Aeneida templa,
Sed procul sequere et uestigia semper adora.*

C'est Stace qui, achevant d'écrire sa *Thébaïde*, lui conseille, en prenant congé d'elle, la modestie : « N'essaie pas, lui dit-il, d'égaliser la divine *Enéide*; suis-la de loin, en adorant toujours la trace de ses pas ». Les grammairiens eux-mêmes, qui d'ordinaire ne sont pas gens à s'émouvoir, s'attachent avec une ardeur passionnée à l'étude de ses poèmes. Gagnés par l'étonnante contagion, les Chrétiens font de lui un prophète, veulent qu'il ait été inspiré du vrai Dieu; saint Augustin, et saint Jérôme se reprochent de l'aimer trop. De prophète il devient sorcier au Moyen Age. Puis le temps de la superstition s'évanouit : Dante, la Renaissance, italienne ou française, le vénèrent plus dignement. Nos classiques aussi, qui se sentent ses fils lointains ; et Fénelon aussi bien que Racine ; et Chateaubriand et Hugo aussi bien que Fénelon, car la dévotion à Virgile n'est pas affaire d'école ; et tous ceux enfin en qui le cœur et l'imagination gardent quelque chose d'humain et qui, malgré le puissant courant qui les entraîne vers un lendemain inconnu, savent encore quelquefois se tourner vers les purs horizons du passé. A notre tour rendons-lui témoignage; et, comme Stace, à l'occasion du grandiose anniversaire qui s'approche, adorons la trace de ses pas.

o

Mesdames. Messieurs, la physionomie des hommes, nous l'avons tous observé, offre cette particularité qu'elle change

avec les années, avec les épreuves aussi, sans cesser d'être la même : nous reconnaissons un visage en même temps que nous le trouvons nouveau, et nous ne savons vraiment quel il est que si nous pouvons découvrir quelque chose des causes et du rythme même du changement qu'il a subi. Il en est de même de la physionomie morale : elle reste la même et on peut la définir en quelques mots, mais aussi elle se modifie, elle évolue sous l'action des circonstances et des milieux, et l'on ne connaît vraiment un homme, une âme, un génie, que si l'on se rend compte à la fois de ce qu'il y a eu en lui de permanent et de divers. Il m'a paru que la meilleure manière de célébrer dignement la grande mémoire de Virgile était précisément de retracer à vos yeux son image, en en dessinant, aussi fidèlement que possible, les principaux traits, mais en marquant surtout comment, au long des années, ces traits s'étaient peu à peu modifiés, sans rien perdre de ce qui faisait leur charme et leur originalité première. Je n'ai pas cherché d'autre sujet. C'est donc simplement l'histoire de cette âme que je vais essayer d'évoquer devant vous. Vous savez d'ailleurs combien cette histoire comporte peu de péripéties et que l'intérêt qu'elle offre n'est pas de ceux qui passionnent les imaginations romanesques.

A vrai dire, nous sommes quelque peu en avance. Il y aura deux mille ans le 15 octobre prochain que Virgile naquit. Il vint au monde dans une petite bourgade de l'Italie du Nord appelée Andes, près de Mantoue. Sa famille ? Nous ne savons sur elle rien que d'incertain ou de légendaire. Son père, mi-artisan mi-cultivateur, semble-t-il, mourut de bonne heure. C'était un milieu de braves gens, simples, droits, de campagnards aisés qu'on imagine assez bien. Virgile leur ressemblait ; mais il était frêle de santé, avec un penchant à la rêverie, où se reconnaissait la marque du Destin. Le pays natal influe

sur les poètes plus que l'hérédité proprement dite, surtout quand ils sont d'humble extraction. Le pays où naquit Virgile et où il passa sa première enfance est un pays brumeux et plantureux, dont on a pu comparer le climat, malgré la proximité des hautes cimes alpestres, à celui de la Hollande : pays de gras pâturages, de lents ruisseaux, de marécages et de bosquets, que l'imagination, aidée par les vers même du poète, n'a pas de peine à évoquer. C'est la Lombardie d'aujourd'hui : contrée si richement arrosée et si fertile que Virgile disait, reproduisant un dicton villageois, que sur les rives nourricières du Mincius il suffisait de la rosée d'une nuit pour faire repousser l'herbe que les troupeaux avaient mis de longs jours à brouter. Ce Mincius, affluent du Pô (qui s'appelle encore le Mincio), c'est sur ses bords que se trouvait le petit domaine des parents de Virgile. Il s'allongeait là, dans la plaine, entre le pied des coteaux voisins et la rivière : il comprenait des prés, des vignes, un verger, le poète parle aussi d'une haie de saules où bourdonnaient les abeilles, et, le long de la rivière, se pressaient d'abondants roseaux, parmi lesquels de beaux cygnes couleur de neige passaient, prenant leurs ébats. Etendez sur ce paysage un voile de brume, souvent épais, et vous aurez l'atmosphère où Virgile respira d'abord et grandit. L'impression d'ensemble est une impression de douceur aimable, un peu molle, un peu triste, propre à porter une âme sensible non seulement à la rêverie, mais à la mélancolie.

L'âme de Virgile était vraiment à l'image de son pays. Et le grand fond de tendresse qui caractérise tous les sentiments virgiliens ne doit pas nous faire illusion : de même que la douceur de cette plaine lombarde et ses brumes cachaient une rare fécondité, qui s'épanouissait dans la beauté du bétail et la richesse des cultures, de même la mélancolie du poète était une mélancolie active, ardente et féconde, riche de pro-

messe et d'avenir. Tout le côté positif de cette enfance rustique ne doit pas non plus nous échapper : ces travaux des champs qu'il a plus tard décrits d'une manière si personnelle et célébrés avec tant d'amour, labourage, semailles, moissons, élevage des troupeaux et des abeilles, avaient formé pour ainsi dire le cadre et la trame de sa vie d'enfant ; il y avait été mêlé ainsi qu'à l'air qu'il respirait, et sa sensibilité si vive s'était de bonne heure éveillée à tous ces spectacles familiers de la nature et de la vie agricoles.

Un paysan, un paysan-poète, voilà ce qu'est tout d'abord Virgile. Et toute sa vie il le restera de cœur, malgré les circonstances contraires qui l'éloigneront du sol natal, malgré les séductions qu'essaieront d'exercer sur lui la Ville, le monde, les lettres, la popularité et la gloire. Crémone, Milan, Rome, où il fit ses études et se créa des amitiés si précieuses, où son génie bientôt brilla d'un éclat si flatteur, n'eurent pas le pouvoir de le détacher de la petite patrie à laquelle il devait le meilleur et le plus solide de lui-même. Les souvenirs de la terre natale furent pour beaucoup, comme vous savez, dans l'éclosion de son talent poétique; il leur dut, jusqu'à *l'Enéide*, son inspiration la plus heureuse. Ses *Bucoliques*, ses *Géorgiques* surtout sont vraiment les filles de son cœur. Après les *Géorgiques*, il aurait pu mourir. Applaudis par des citadins, ces beaux poèmes leur révélaient le charme de la terre de la terre habitée et fécondée par l'homme, qui lui doit un bonheur sans pareil.

*O fortunatos nimium, sua si bona norint,
Agricolas ! quibus ipsa, procul discordibus armis,
Fundit humo facilem uictum iustissima tellus.*

Que d'âme dans ces vers, auxquels il faut, en les relisant, rendre tout leur accent ! Que d'âme — et que de regrets !
« O trop heureux l'homme des champs s'il connaissait son bonheur ! D'elle-même, loin des combats et des discordes, la

terre lui ouvre son sein et lui prodigue, dans sa justice, une facile nourriture ». Virgile se sentait l'homme de cette race-là, de cette vie-là. Il a dit cela mieux qu'aucun autre ami de la nature, parce que ce n'était pas seulement la voix du cœur qui parlait en lui, mais, si je puis dire, la voix du sang et des entrailles. Les événements de sa vie l'écartèrent de la vie rustique, qui n'eût d'ailleurs qu'imparfaitement convenu à sa complexion délicate ; mais le tumulte des villes effaroucha toujours son âme candide et craintive, et, le jour où son petit patrimoine des bords du Mincius, où il revenait toujours avec la même joie fervente, lui eut été arraché, dans les conditions cruelles et mal connues que vous savez (ses terres confisquées et données à un vétéran lors des expropriations en masse qui suivirent la bataille de Philippes) — le jour, dis-je, où il fut privé de ce refuge cher à son cœur, auquel tant de souvenirs l'attachaient, ce ne fut pas à Rome, la grand'ville, où il se sentit toujours mal à l'aise, qu'il fixa sa résidence —, bien qu'il y possédât une maison dans le quartier des Esquilies, où il était proche voisin de Mécène : ce furent les campagnes des environs de Naples, la belle et riante Campanie, la Sicile, sa mer et son soleil, qui lui offrirent l'asile rêvé où il passa la plus grande part de ses jours, dans la paix douce et consolante d'un recueillement laborieux. Sa résignation toutefois ne fut pas telle qu'il ne gardât, même dans ces captivantes contrées du Midi de l'Italie, qui lui furent une nouvelle patrie, la nostalgie des brumes du Nord, des prés et des marais de son enfance, paradis à jamais perdu.

Il faut comprendre, Mesdames et Messieurs, la manière dont Virgile, fils de la terre, a aimé et chanté la terre. C'est, je le répète, en *paysan* qu'il l'a aimée, avec une âme fidèle et passionnée de possesseur, de propriétaire du sol, pour qui la nature est tout autre chose qu'un décor ou qu'un paysage, pour qui elle n'est pas non plus une amie, une consolatrice

idéale et plus ou moins chimérique. Nul n'est plus loin que Virgile de notre romantisme. Pour lui, la nature, ce sont les champs cultivés, les bois qu'on exploite, les prés qu'on irrigue, les pâturages où l'on élève le bétail, les jardins où l'on élève les abeilles. Et cette nature lui donne sans doute des sensations très délicates et des émotions très précieuses : nul n'a été plus sensible au jeu des formes, des couleurs, des rayons et des ombres. Ce paysan est un artiste. Mais, avant de l'aimer d'un amour de lettré et de peintre, Virgile aime la terre du même amour que le cultivateur qui vit d'elle : le lien qui l'unit à elle est un lien de chair et de sang ; il a pour elle une sorte de culte filial et palpitant, qui ne le distingue peut-être pas de la multitude des paysans, mais qui le distingue assurément de la multitude des poètes. Hésiode est avant lui le seul poète, à ma connaissance, chez qui l'on sente cette parenté étroite et comme organique de la terre avec l'artiste qui la glorifie et qui en célèbre avant tout les « travaux ». Et depuis, les poètes *rustiques* n'ont assurément pas manqué ; j'en connais de fort estimables ; mais lequel, même parmi les plus « virgiliens » d'entre eux, a jamais animé son œuvre d'une ferveur aussi profonde ?



Chose curieuse, mais bien explicable, ce n'est que par un détour que Virgile en vint à la poésie rustique. Le jaillissement intérieur fut d'abord retardé, et comme contrarié en lui, par l'éducation littéraire. Tout poète qui débute imite et sacrifie au goût du jour : Virgile n'échappa pas à la règle. Depuis Calvus et Catulle, l'alexandrinisme était à la mode : Virgile suivit le courant et fit de l'alexandrinisme. Il en fit d'ailleurs à sa manière, qui fut tout de suite originale. Rien n'était plus opposé à sa nature profonde, à la vraie forme et à la vraie force de son génie, que ces raffinements de conven-

tion et que ces subtilités élégantes qui caractérisent en tout pays la littérature et l'art alexandrins. Ce fut moins à un penchant personnel qu'il obéit en écrivant ses *Bucoliques*, imitées ou dérivées de Théocrite, qu'à une coutume dont l'influence le trouva docile et sans défense. Il y fut poussé ou encouragé, semble-t-il, par Pollion, si accueillant aux jeunes poètes et qui, tel que nous le connaissons, ne devait pas craindre d'exercer sur eux, en les protégeant, une action assez vigoureuse. Fondateur des lectures publiques, il dut trouver que ces petits poèmes pastoraux, mi-lyriques, mi-dramatiques, de forme délicate et neuve, étaient excellemment appropriés à ces séances d'apparat, destinées à un auditoire d'élite. Quoi qu'il en soit, parmi les genres poétiques que l'alexandrinisme grec offrait à l'imitation des jeunes Alexandrins romains, celui que Virgile choisit fut l'églogue rustique, la pastorale, en quoi il ne s'écartait, somme toute, que le moins possible de sa vocation naturelle. Ce qu'il y a de singulier, mais ce qui s'explique encore, c'est que, prenant pour modèle Théocrite, l'exquis poète des pâtres de Sicile, si savoureux, si coloré, Virgile ait trouvé moyen d'affadir les thèmes qu'il lui empruntait et d'accentuer le côté artificiel de cet art savant et subtil. Mais imiter, c'est affaiblir, c'est accuser les défauts du modèle, surtout quand on n'est soi-même qu'un novice, qui se cherche encore et tâtonne. D'autre part, sous peine de faire partie de ce « sot bétail » dont parle si bien notre La Fontaine, il fallait renouveler le genre, s'écarter des traces du devancier qu'on prenait pour maître et pour guide, et précisément le réalisme outrancier qui, marié aux délicatesses de la forme, est un des attraits des *Idylles*, répugnait au génie timide et au goût pudique de Virgile.

Voilà comment les *Bucoliques* ont beau annoncer un très grand poète, elles n'en sont pas moins une œuvre très imparfaite, où ne manquent assurément ni les gaucheries ni les

obscurités. Tantôt les bergers de Virgile ne sont que des répliques décolorées de ceux de Théocrite, surtout dans les Eglogues les plus anciennes en date ; tantôt, par un procédé nouveau, par lequel Virgile prélude de loin aux « bergeries » d'un Racan ou d'un Honoré d'Urfé, ces bergers n'ont plus de rustiques que leur nom et leur apparence : ce sont des citadins ou des mondains travestis jouant au chevrier ou au gardeur de moutons, mais n'en ayant que le costume et, par convention, le langage. Ils parlent de leurs troupeaux, de leurs champs, de leurs chaumières, et jouent du chalumeau ou de la flûte de Pan ; ils chantent leur Lycoris ou leur Amaryllis : en réalité, leurs propos cachent sous leur sens superficiel un second sens allégorique, plus ou moins difficile à saisir. Si bien que la pastorale tourne à l'énigme, met à la plus rude épreuve, non seulement l'ingéniosité, mais le bon sens des commentateurs. Parfois, le cadre seul est rustique, comme dans la VI^e Eglogue, celle où Silène, capturé par deux jeunes bergers, Chromis et Mnasyllus, et par la nymphe Eglé, chante, en manière de rançon, toutes les plus belles légendes de la mythologie depuis la création du monde, en une sorte d'improvisation sacrée, qui a peut-être suggéré à Ovide l'idée de ses *Métamorphoses*. Ailleurs le sujet n'a plus rien de pastoral, et quelques touches artificielles justifient seulement ça et là le classement du poème dans un recueil bucolique : c'est le cas de la fameuse Eglogue à Pollion, dont le sens est si controversé, et qui paraît faite d'allusions tant aux circonstances politiques qu'aux croyances astrologiques du temps. Mais ce sont là des exceptions, et l'Eglogue la plus caractéristique de toutes est assurément la X^e, celle où Virgile chante les amours et pleure le désespoir de son ami Cornelius Gallus, poète comme lui et chevalier romain, quelques années plus tard préfet d'Egypte, et qui est ici représenté sous les espèces d'un berger d'Arcadie : entouré de ses brebis attentives, il converse avec les divinités

du pays, Apollon, Silvain et Pan, qui s'émeuvent de sa douleur et s'empressent à le consoler. Si étrange qu'en soit la donnée, ce poème contient, vous le savez, des vers qui sont parmi les plus touchants et les plus beaux qu'ait écrits Virgile. Nul n'oubliera jamais, lorsqu'il l'aura lue une fois, cette longue lamentation de Gallus, cette mélodie déchirante de l'amant trahi et qui, malgré tout, succombe à l'amour, cette plainte qui est la passion, la souffrance et la musique mêmes :

... *Omnia vincit Amor: et nos cedamus Amori.*

Nous ne serons certes pas moins émus par ces vers véhéments et tristes de la I^{re} Eglogue où Mélibée, porte-parole du poète, dit le découragement des Cisalpins dépossédés de leurs terres au profit des vétérans et chassés de leur cher pays :

... *Barbarus has segetes! En quo discordia ciues
Produxit miseros !..
Insere nunc, Meliboee, piros, pone ordine uites...*

Toute l'âme de Virgile est là, vibrante de ses propres douleurs, infiniment sympathique et ouverte aux douleurs d'autrui, miséricordieuse, rêveuse, humaine, avec je ne sais quoi de résigné et de doux jusque dans l'indignation. Il n'en reste pas moins que les *Bucoliques* sont une œuvre de débutant, et que le véritable génie du poète, qui n'a pas encore trouvé son expression, ne s'y présente que voilé et, lui aussi, comme travesti.

Ce génie se dégage avec les *Géorgiques*. Les *Géorgiques* sont le chef-d'œuvre, longuement médité et caressé, du paysan qu'est demeuré Virgile. C'est l'épopée de la vie rustique — vaste chant à la gloire de la terre, de ceux qui la cultivent, de leur labeur, de leurs moissons, des plantes et des arbres qu'ils soignent, des animaux qu'ils élèvent, et qui sont moins leurs esclaves que leurs frères: car ils sont soumis aux mêmes joies, aux mêmes peines, aux mêmes passions que les humains.

Œuvre grandiose et qui tient de la gageure, où dans un cadre purement technique et didactique se font jour toutes les émotions d'un poète enfant de la terre et passionnément épris d'elle. Virgile n'eut pas tout seul l'idée des *Géorgiques*. Il donne même quelque part à entendre que c'est sur l'invitation formelle et instante de Mécène qu'il en entreprit la composition : *Tua, Maecenas, haud mollia iussa*. Mais, que la pensée première des *Géorgiques* soit née dans l'esprit même de Virgile ou qu'elle lui ait été suggérée par Mécène, interprète des intentions d'Auguste, peu importe : le sujet qu'il traite n'en est pas moins pour lui un sujet d'élection, conforme aux plus secrets instincts de son talent et de son cœur. Il a voulu, ce n'est pas douteux, contribuer à l'œuvre de restauration sociale d'Auguste en disant en vers immortels la grandeur de la vie rurale et la félicité du laboureur, en essayant de ranimer l'amour de la terre chez ces Romains des guerres civiles, découragés de peiner et de produire. Mais, s'il l'a fait et si bien fait, c'est qu'il était vraiment l'homme de cette tâche ; et si c'est à lui qu'entre tous les poètes du temps Mécène s'adresse pour la lui confier, cela fait simplement honneur à la clairvoyance de Mécène.

Mais ce n'est pas par ce côté civique et politique qu'il faut d'abord prendre les *Géorgiques* si l'on veut se rendre compte de ce qu'elles ont été pour Virgile lui-même. Lorsque Virgile décrit l'abandon des campagnes, « la charrue qui, dit-il, ne jouit plus d'aucun honneur, les champs qui languissent, privés des bras qu'on leur arrache, et les faux recourbées qui, reforgées sur l'enclume, deviennent autant d'épées rigides » :

... *non ullus aratro*

Dignus honos, squalent abductis arua colonis,

Et curuae rigidum falces conflantur in aciem,

ce n'est pas là une amplification oratoire destinée à frapper les imaginations et à illustrer une doctrine sociale ; c'est un

spectacle qu'il a eu sous les yeux, qu'il revoit avec les yeux de l'âme, et qui le pénètre d'une tristesse, d'une amertume indicibles. Lorsqu'il parle de l'ignorance des malheureux cultivateurs, à qui d'interminables guerres, extérieures ou intestines, ont désappris leur métier :

Ignarosque viae mecum miseratus agrestes,

ce n'est pas une pitié de convention qu'il leur montre, c'est de toute son âme encore qu'il souhaite de leur être utile et de leur rendre la confiance perdue. Aussi, quel zèle, quelle exactitude, quelles minutieuses précisions puisées aux meilleures sources, dans les préceptes et les conseils qu'il leur donne, au cours de ces quatre livres si riches d'expérience et d'érudition, et conduits avec une si sûre méthode ! De simple lettré qu'il était, il s'est fait pour eux agronome ; il s'est assimilé la science des Aratos, des Caton, des Varron ; il l'a unie à ses souvenirs et à ses observations personnelles ; et il a eu le merveilleux secret de l'embellir, sans la dénaturer jamais, de toute la poésie qui palpitait en lui, de l'animer, comme par magie, de toute la sensibilité de son cœur fraternel. Vous souvenez-vous de la manière dont il entre en matière, après l'invocation aux dieux et à Auguste ? Il s'agit d'indiquer à quels moments doivent s'effectuer les labours : « Au printemps nouveau, chante-t-il, quand une onde glacée s'écoule de la cime blanche des montagnes et que la glèbe amollie se relâche au souffle de Zéphyre, que le taureau commence à gémir sous le poids de la charrue qui s'enfonce et le soc à resplendir au frottement du sillon. Mais la terre ne répond tout à fait aux vœux du laboureur avide que si elle a deux fois senti le soleil et deux fois senti le froid [c'est-à-dire que si elle a subi quatre façons dans l'année] : c'est alors qu'il voit ses greniers crouler sous d'énormes moissons ». Tout est comme ces premiers vers : la rigueur de l'enseignement n'em-

pêche pas que tout vive et se personnifie, terre, animaux, objets, offrant matière à des tableaux sans nombre où dominent la grâce et la lumière, mais d'où la puissance n'est pas exclue. Souvenez-vous du passage sur les tempêtes d'automne et la destruction des récoltes : « Souvent j'ai vu moi-même, au temps où le cultivateur introduisait ses moissonneurs dans les guérets dorés et déjà coupait l'orge à la tige fragile, j'ai vu tous les vents déchaînés se livrer soudain bataille, arracher jusqu'aux racines la moisson lourde de grains et la disperser dans les airs ; telle une rafale d'hiver emporterait dans son noir tourbillon les chaumes légers et les pailles volantes. Souvent aussi ce sont d'énormes masses d'eau qui envahissent le ciel, des nuages chargés de sombres pluies, qui s'amoncellent de la haute mer en un affreux ouragan : le ciel entier s'écroute (*ruit arduus aether*) et noie sous un formidable déluge les riantes moissons et le labour des bœufs ; les fossés se remplissent, les fleuves montent avec fracas dans leurs lits, et la mer aux flots palpitants bouillonne jusqu'en ses profondeurs. Le Père des dieux lui-même, du sein des nuées ténébreuses, lance ses foudres d'une main flamboyante : ébranlée, la vaste terre tremble ; les bêtes fuient ; les cœurs mortels sont, partout à la ronde, courbés et abattus par la peur. Et lui, d'un trait de flamme, il jette à bas l'Athos ou le Rhodope ou les cimes Acrocéraiuniennes ; les autans redoublent de violence, la pluie tombe de plus en plus dru ; sous les coups du vent formidable, ici les bois mugissent, et là-bas le rivage ».

— Ces quelques tableaux, Mesdames et Messieurs, en évoquent assurément dans vos mémoires beaucoup d'autres, où pathétique et pittoresque se marient dans des vers d'une impeccable harmonie, où l'on sent battre le cœur du poète et chanter sa voix divine. Toujours toute son âme est présente. Mais c'est surtout peut-être lorsqu'il parle des animaux, frères à peine inférieurs de l'homme, que l'exquise qualité de cette âme appa-

raît dans sa plénitude et se communique à la nôtre. Rappelez-vous par exemple avec quel intérêt passionné il s'attache à la vie des abeilles, et quels termes il trouve pour peindre l'activité de leur ruche : « Dès que le soleil doré chasse l'hiver et le relègue sous la terre, dès qu'il rend au ciel dévoilé la splendeur lumineuse de l'été, voici qu'aussitôt les abeilles parcourent bocages et forêts, butinent les fleurs vermeilles et, dans leur vol léger, frôlent la surface des ruisseaux. Alors, toutes pénétrées de je ne sais quelle joie suave (*nescia qua dulcedine laetae*), elles prennent un tendre soin de leur couvée et de leurs nids ; alors elles mettent tout leur art à façonner la cire neuve et à pétrir le miel tenace... ». Ceci n'est que le commencement, mais il faudrait tout citer : la description si vivante, si tumultueuse des combats que se livrent les clans ennemis dans la ruche, quand deux rois (nous dirions deux reines) s'y disputent l'autorité ; et par contraste, le tableau, à peine moins dramatique, de la vie paisible et régulière d'une ruche organisée. Rappelez-vous tout le livre III, consacré au bétail : il n'est pas nécessaire qu'un animal ait l'intelligence et l'admirable instinct social des abeilles pour que Virgile se sente tout proche de lui ; il suffit qu'il connaisse la joie et la douleur, l'amour et la souffrance, et la maladie et la mort. Songez à la guerre que se livrent les deux taureaux rivaux de la forêt de Sila, à la fureur de leur lutte, à la honte et à la rancune du vaincu, à la manière dont il exerce ses forces et exaspère sa colère pour préparer sa vengeance, et à la conclusion de ce récit si saisissant : « Tant il est vrai, s'écrie Virgile, que toutes les races qui peuplent la terre, hommes ou bêtes, et celles qui vivent dans la mer, et les troupeaux, et les oiseaux aux plumages bigarrés, se ruent aux mêmes fureurs, aux mêmes flammes dévorantes, et que l'amour est le même pour tous : *Amor omnibus idem* ». Songez à la peste du Norique, qui ne décime que des animaux, et dont la pein-

ture est au moins aussi poignante que celle de la peste d'Athènes dans Thucydide ou dans Lucrèce.

Voilà ce que Virgile a mis de lui dans les *Géorgiques*. Mais en même temps, avec les *Géorgiques*, sous l'action des circonstances et des hommes, un autre Virgile est né : le Virgile poète-citoyen ; le Virgile chantre de l'Italie et glorificateur de la patrie. Car pour lui la patrie, ce n'est pas Rome, la Ville, la cité éternelle, avec le monde pour territoire ; non : la patrie, c'est l'Italie entière, de la Cisalpine à la Campanie, avec ses cultures et ses forêts, ses montagnes et ses deux mers, ses pâturages et ses rivières, ses animaux et ses hommes. La patrie, pour lui, c'est ce vaste corps dont Rome n'est la tête que par accident, auquel il tient par sa chair, et dont il sent si clairement l'unité malgré la divergence des climats et des races. Conception neuve à cette époque, et dont il est l'un des premiers et des plus éloquents interprètes. Les *Géorgiques* ne sont d'un bout à l'autre qu'un hymne à la patrie italienne. Mais il est certaines pages où ce sentiment de piété fervente pour la terre des aïeux éclate avec une force particulière : celles où Virgile rappelle avec horreur les guerres civiles qui ont ensanglanté le monde romain après le meurtre de César, et où il adresse aux dieux Indigètes, à Romulus, à Vesta, la plus ardente prière en faveur d'Auguste, ce jeune homme sur qui reposent désormais tous les espoirs de sa génération et qui semble porter en lui la paix et la prospérité de la patrie :

*Hunc saltem everso iuuenem succurrere sacclo
Ne prohibete !*

Et surtout, au livre II, le célèbre éloge de l'Italie où il entre assurément une large part d'artifice et de déclamation, mais où le culte du poète pour cette terre privilégiée lui inspire pour terminer quelques vers d'une inoubliable envolée :

*Salve, magna parens frugum, Saturnia tellus,
Magna uirum ; tibi res antiquae laudis et artis*

*Ingredior, sanctos ausus recludere fontes,
Ascreaumque cano romana per oppida carmen.*

« Salut ! mère féconde des moissons, terre de Saturne ; salut, mère des héros ! C'est par amour pour toi que j'ose ouvrir les sources saintes, pour célébrer un art qui fit jadis ta gloire et faire entendre aux villes romaines l'écho des chants du poète d'Ascrea ». Quoi de plus « virgilien » que ce rapprochement des fruits de la terre et des races humaines, double gloire et double parure de la patrie ? Quoi de plus romain que cette explosion finale d'admiration pour le sol sacré des ancêtres ? Mais ne nous étonnons pas que la longue tirade qui précède, malgré son éloquence et la splendeur de quelques vers, nous paraisse si conventionnelle ; le patriotisme — dont on peut sans doute trouver quelques germes dans une ou deux des *Bucoliques* — est en réalité un sentiment étranger au fonds primitif de l'âme de Virgile, un sentiment qui lui est pour ainsi dire venu du dehors, et qu'il n'a pas encore assimilé.

Mais l'heure de l'*Enéide* va sonner.

o

L'*Enéide* ! Comment Virgile, le Virgile de la terre et des champs, fut-il amené à entreprendre cette monumentale épopée, qu'il devait travailler onze ans sans la finir, qui devait faire sa plus grande gloire et devenir, dans l'ordre de l'esprit, le plus haut symbole de l'antique puissance de Rome à travers les siècles et de son ineffaçable durée dans la mémoire des hommes ? Il y semblait, avouons-le, si peu destiné ; il y était malgré tout, si peu préparé. Ses productions antérieures le désignaient si peu pour un ouvrage de longue haleine et de puissante ordonnance. Les *Géorgiques* même, malgré leur ampleur, ne sont, à y regarder de près, qu'une suite de morceaux juxtaposés, entrecoupés d'« épisodes », curieusement

significatifs de ce genre de composition, où quelque trace des habitudes alexandrines subsiste encore. De là à la forte texture et à la majestueuse unité de l'*Enéide*, il y a loin. D'autre part, si objectives que fussent les œuvres précédentes, *Bucoliques* ou *Géorgiques*, la personne du poète y apparaissait, ou y transparaisait, sans cesse. L'*Enéide* est sur un plan différent : le poème déborde le poète ; Virgile, en l'écrivant, se détache de lui-même comme il ne l'avait encore jamais fait. Mais Virgile, malgré sa modestie, avait toujours rêvé d'une grande œuvre épique et nationale. Dès la IV^e Bucolique il y tendait, avec timidité et maladresse. Les *Géorgiques* étaient une demi-réalisation de ce rêve, sous la forme didactique. Elles marquaient un acheminement, une étape. Le terme fut l'*Enéide*. Encore ne la conçut-il pas d'un seul coup. Ardent admirateur d'Auguste, qui exerça sur lui la même fascination que sur tous les contemporains, sa première idée, son premier désir avaient été de consacrer au vainqueur d'Actium un vaste poème historique, dont ce jeune dieu vivant eût été le héros. Auguste triomphant des forces unies de la rébellion et de l'étranger, écrasant à la fois la barbarie et l'anarchie, rendant comme par un miracle à l'Italie épuisée la liberté, la puissance, la sécurité, la conscience de sa force, puis, nouveau Romulus, instaurant, pour le bonheur du monde, une paix nouvelle et un ordre nouveau : quel sujet plus digne de tenter le juvénile enthousiasme d'un pareil génie et d'une pareille âme ? Au livre III des *Géorgiques*, il se promettait, en vers magnifiques, d'élever au nouveau César, dans les prairies verdoyantes de Mantoue, près des rives sinueuses du Mincius, un temple de marbre splendidement orné, et d'y célébrer selon les rites son propre triomphe de poète. Allégorie transparente, qui disait haut le culte voué par Virgile à Octave et l'éclatante ambition qui hantait désormais son esprit. Puis, insensiblement, à mesure qu'il y songeait davantage, ce projet

s'était modifié. Non qu'il abandonnât son dessein primitif de magnifier et de louer Auguste, mais ce ne fut plus l'objet unique de sa pensée. Sa conception première s'élargit, s'idéalisa, se transposa pour ainsi dire. De l'histoire, matière ingrate pour une imagination épique, il s'élança dans la légende; ou, pour mieux dire, il enveloppa l'histoire dans la légende. Son héros ne fut plus Auguste, mais Enée, fondateur fabuleux de la puissance romaine, apparenté aux héros homériques; Enée, plus fabuleux et plus lointain que Romulus lui-même, et dont les aventures rappelaient tour à tour celles d'Ulysse à travers les mers et celles des guerriers devant Troie; Enée, qui *le premier*, parti des rivages de Troie, chercha, puis conquit l'Italie. Mais Enée, c'était déjà comme une lointaine préformation d'Auguste. Et cette légende d'Enée, d'autre part, ne contenait-elle pas comme en germe, comme le bouton contient sa fleur, toutes les gloires ultérieures de la Patrie romaine? Par son antiquité, par sa gravité, par le rôle des dieux et du Destin, ne flattait-elle pas plus somptueusement qu'aucune autre l'orgueil de tous ces citoyens investis, par la voix des oracles, du droit de dominer l'univers? Virgile enfin ne devait-il pas, par une série d'ingénieuses inventions, amalgamer aux aventures d'Enée mille allusions vivantes à l'histoire future de Rome, et, mieux encore, y insérer une vision raccourcie, mais d'autant plus saisissante, de tout cet avenir de luttes et d'héroïques épreuves où s'était trempé ce grand peuple, et dont la venue d'Auguste semblait être le couronnement et comme la consécration divine? D'importantes péripiéties du récit, comme la descente d'Enée aux Enfers, d'étincelants épisodes, comme la description du bouclier d'Enée, sont issus de cette conception grandiose.

Ne négligeons pas l'influence personnelle d'Auguste. De même que Pollion passait pour avoir incliné Virgile à écrire les *Bucoliques* et Mécène pour lui avoir « commandé » les

Géorgiques, de même Auguste passa pour avoir été l'instigateur de l'*Enéide*. Ceci n'est pas une pure fantaisie. On peut considérer en effet comme certain qu'Auguste détermina Virgile à écrire l'épopée nationale qu'il rêvait, et comme possible qu'il l'ait aidé à fixer le choix de son sujet. Les relations du prince et du poète sont de nature à autoriser cette hypothèse, et aussi ce que nous savons de la modestie d'esprit de Virgile et de sa souplesse de caractère. Auguste avait de bonnes raisons politiques — et dynastiques — pour souhaiter l'exécution d'un chef-d'œuvre qui stimulerait à la fois le patriotisme et le loyalisme de ses concitoyens et concourrait à affermir et à populariser le nouveau pouvoir ; et, si Virgile avait paru naguère mieux désigné qu'aucun de ses rivaux pour célébrer l'agriculture, qui donc eût été capable aujourd'hui de chanter plus harmonieusement l'âme même de la Patrie ? Quant au sujet, tout ce qui contribuait à donner le change sur le véritable caractère du régime impérial et à le rattacher aux plus antiques traditions de Rome était conforme aux vues d'Auguste. Peut-être aussi préférait-il, par discrétion et par calcul, ne pas être personnellement le héros principal d'une œuvre que de bons juges, tels que Properce, devaient déclarer, au premier aperçu qu'ils en eurent, « plus grande que l'*Iliade* » elle-même. Toutefois cette influence extérieure doit être, ici encore, tenue pour accessoire : l'impulsion d'Auguste, comme pour les *Géorgiques* celle de Mécène, a pu être décisive ; elle ne l'a été que parce qu'elle s'exerçait, avec une sagacité très éclairée, dans le sens même des aspirations et des intentions du poète. L'énorme travail de documentation et de préparation érudite dans lequel se lança Virgile avant de composer l'*Enéide* témoigne de l'ardeur profonde avec laquelle il embrassa sa nouvelle tâche. Et mieux encore la foi puissante, le souffle vraiment sacré qui anime l'épopée entière.

En raison même de la nature du sujet, Virgile, disions-

nous, disparaît ici derrière son œuvre, qui le déborde infiniment. Il n'en est pourtant pas aussi absent qu'on pourrait le croire d'abord. Nous avons tous présents à l'esprit de beaux vers, enthousiastes ou douloureux, prêtés à tel ou tel de ses personnages, Anchise ou Didon par exemple, et qui sont autant de cris du cœur du poète. Mais il y a plus : un reflet de lui-même se glisse jusqu'au premier plan du poème, et dans le personnage même d'Enée. La légende classique d'Enée, déjà fort illustrée par la littérature, fournissait à Virgile la trame générale de son épopée. Il n'avait pas à inventer les événements, mais seulement à les adapter à ses vues et à son plan. Ce qu'il fit avec une adresse insigne. Rappelons-nous, à titre d'exemple, la manière dont il tira parti de l'épisode de Didon et du séjour d'Enée à Carthage pour faire prévoir éloquemment la lutte des deux peuples, la longue et terrible crise des guerres puniques, et jusqu'au formidable danger qu'Annibal fit courir à Rome :

*Exoriare aliquis nostris ex ossibus ultor,
Qui face Dardanio ferroque sequare colonos...*

Pour la peinture du caractère d'Enée, en revanche, Virgile était assez mal servi par la tradition, où le fils d'Anchise et de Vénus n'offrait qu'une figure assez effacée. Que fit-il ? Il l'imagina, et, sans qu'il le voulût sans doute, beaucoup à sa propre ressemblance. Du moins le tira-t-il à lui, prêta-t-il à son héros, avec qui il se sentait sans doute je ne sais quelle affinité secrète, bien des traits de sa propre nature ; et c'est peut-être ce qui explique le mieux l'espèce de timidité résignée qui contrarie chez Enée les rudes vertus à la romaine, dont il est loin d'être le prototype. Piété, non seulement à l'égard des dieux, mais à l'égard de tous les hommes, bonté, loyauté, sensibilité à la souffrance, soumission à la volonté du Destin, domination de soi, énergie calme et mesurée, autant de qualités d'Enée où l'on retrouve l'âme de Virgile.

Il ne faudrait évidemment pas forcer l'analogie, mais elle existe ; elle n'est pas fortuite, elle se comprend. Et plus on y réfléchit, plus elle apparaît significative. Enée, l'Enée de la tradition était, si vous le voulez, une sorte de corps sans âme. Il fallait lui donner une âme. Cette âme, où la chercher ? où la prendre ? Enée ne pouvait ressembler à Auguste que très vaguement et d'une manière, pour ainsi parler, symbolique ; humainement, il se trouva ressembler à Virgile. Inconsciemment, Virgile s'imagina dans les situations où il plaçait son héros ; inconsciemment il le fit réagir comme il eût réagi lui-même dans des circonstances analogues ; il lui donna des sentiments, des attitudes, un langage, dont il trouvait la source et le modèle en lui-même.

Et sur un point particulier, mais capital, cette ressemblance nous frappera davantage. Le patriotisme d'Enée est, en effet, la très fidèle image, la transposition très directe, du patriotisme de Virgile. Car j'appelle patriotisme chez Enée, non seulement son attachement à Troie, au souvenir de Troie, aux reliques sacrées de la patrie déchue et éternelle, mais aussi, et plus encore, son attachement à l'Italie, terre promise à lui et à sa race, et cette avidité patiente et passionnée qu'il a d'y toucher d'abord, puis d'y vivre, de s'y établir, d'y conquérir des amitiés et des appuis, et d'y planter les fortes racines de l'empire qu'il est destiné à fonder. *Hic amor, hic patria est*, déclare-t-il à Didon. Et quelle douceur, quel charme a dans sa bouche ce nom même de l'Italie, lorsqu'il dit par exemple son émotion et celle de ses compagnons en apercevant pour la première fois les rivages de cette terre, qui jusqu'alors semblait les fuir :

... *Cum procul obscuros colles humilemque uidemus
Italiam. Italiam primum conclamat Achates;
Italiam laeto socii clamore salutant.*

Dans l'*Enéide* assurément nous sentons partout Rome pré-

sente, et ce n'est pas un des moindres mérites de l'art si savant de Virgile que d'être parvenu à donner au lecteur cette illusion de l'existence anticipée, à la fois, idéale et réelle, de Rome dans un poème dont l'action nous rejetait si loin. Mais ce n'est pas pour Rome, qu'il ignore, que bat le cœur ardent d'Enée, c'est pour l'Italie, qu'il voit, qu'il touche, qu'il vénère, et à laquelle il confie les dieux pénates de Troie, sauvés des flammes par ses mains et si pieusement, si heureusement conduits au terme de tant d'aventures.

Cette âme d'Enée, où se transpose ainsi l'âme de Virgile, nous avons quelque peine aujourd'hui à y accommoder nos sentiments, parce que trop de siècles ont passé. Nous ne sommes plus capables de lire l'*Enéide* comme elle a été écrite : nous y cherchons des joies d'esprit qu'elle nous dispense abondamment, parce qu'elle participe, comme tous les vrais chefs-d'œuvre, de l'humanité éternelle et que les dons d'artiste de Virgile ne sont pas de ceux qui passent et qui périssent; mais notre être moral ne peut que chercher en tâtonnant le sien, sans aucun moyen de le joindre, ni même de le comprendre entièrement. Une des meilleures preuves en est la prédilection presque inévitable du lecteur moderne pour les six premiers livres de l'*Enéide*, ceux qui sont comme l'*Odyssée* d'Enée, et qui sont en effet attrayants à la manière d'un beau conte par le pittoresque et la variété des tableaux et des incidents. Encore n'en retient-on vraiment que quelques épisodes privilégiés. Mais en réalité ces six livres ne sont qu'un vaste et majestueux préambule, et ce n'est qu'avec le septième que Virgile aborde le principal de son sujet. Quelque soin qu'il ait apporté à toute cette première partie de son ouvrage, de quelque émotion qu'il ait nourri le récit des derniers moments de Troie, de la tragique idylle de Didon et d'Enée, de la rencontre avec Andromaque, ou les vers si pathétiques sur la mort du jeune Marcellus, tout cela ne conduit encore Enée

qu'au seuil de l'Italie, et c'est seulement à partir de l'instant où il a pris pied sur le sol sacré du Latium que Virgile a le sentiment d'aborder sa véritable tâche. Pour le marquer fortement, il a ouvert cette seconde partie du poème par une invocation spéciale, adressée à la Muse Erato, où il annonce qu'il va dépeindre l'état du Latium primitif, puis chanter les terribles guerres qu'eurent à y soutenir les Troyens, et où il s'écrie enfin, comme saisi par la grandeur et par les difficultés de cette nouvelle tâche :

*Maior mihi rerum nascitur ordo,
Maius opus moueo.*

« Plus grande est la carrière qui s'ouvre devant moi, plus grande l'œuvre que j'entreprends ». L'Italie va entrer en scène, avec ses populations diverses aux mœurs et aux institutions pittoresques ; nous allons assister au conflit d'Enée avec ces nations autochtones, qu'il a pour mission de dompter et de gagner, qu'il combattra en effet au prix de mille périls, et avec lesquelles il finira pas conclure un pacte d'amitié et d'alliance éternelles, sanctionné par Jupiter lui-même, et qui sera comme la charte de fondation de la nouvelle nation latine : une sorte de fusion s'opérera entre les Troyens, qui apportent au fond commun leur religion et leurs dieux (*sacra deosque*), et les Latins, qui fournissent les bases de l'organisation politique. C'est de cette fusion que sortira Rome, la Rome qui doit se souvenir que sa mission, à elle, est de gouverner le monde, et, pour le gouverner, de le conquérir d'abord, et de se montrer pitoyable aux vaincus et impitoyable aux rebelles ; la grande Rome des rois, des Brutus, des Décimus, des Scipions, de César, et d'Auguste lui-même. Pour comprendre réellement l'*Enéide*, c'est cette âme de Virgile citoyen, de Virgile enthousiasmé par l'image de toutes les grandeurs et de toutes les gloires de Rome et par la vision de leur perpétuité sublime, de cette chaîne ininterrompue qui

lie Enée à Romulus et Romulus à Auguste, qu'il faudrait nous assimiler. Mais nous nous efforcerions en vain d'y parvenir tout à fait.

o

Mesdames, Messieurs, l'âme de Virgile, vous voyez maintenant combien elle est une et de quelle façon elle a évolué. Elle est une par la douceur, par la ferme patience, par les dons de l'imagination et du cœur, par l'ardente sensibilité surtout, qui, de l'enfance à la mort, des *Bucoliques* à l'*Enéide*, ont signalé si purement son passage parmi les hommes. Elle est une par son sens pénétrant de toutes les harmonies, et du rythme des paroles comme de la grâce des choses, par son divin rayonnement sur tous les personnages qu'il a mis en scène dans ses œuvres, sur les paysages même qu'il a décrits, et sur toutes les grandes scènes, réelles ou symboliques, dont il les a illustrées. Elle est une par ce sens religieux si profond et si exquis à la fois, qui s'exprime sans doute moins encore dans la manière dont il parle des dieux que dans le double culte qu'il a rendu à la Terre, objet de ses premières amours, et à la Patrie, dans l'adoration de laquelle il a fini. Mais le Virgile des *Bucoliques*, comme poète, cherche sa voie; comme patriote, il n'est encore attaché qu'à sa petite patrie paysanne des bords du Mincius, où passent des cygnes lents parmi les roseaux de la rive. Avec les *Géorgiques*, il atteint, comme poète de la terre et des champs, un degré de perfection et de grandeur qui ne sera jamais dépassé; en même temps il prend conscience de son amour, jusqu'alors latent et comme indécis, pour la grande patrie italienne, mais il est encore gauche à l'exprimer. Avec l'*Enéide* enfin, il abandonne, malgré quelques retours fugitifs, la veine rustique qu'il a pour ainsi dire épuisée, et dresse à la gloire de Rome et d'Auguste le merveilleux temple de marbre destiné à braver les siècles dont

son cœur avait fini par rêver. Dans tout cela il est foncièrement italien, mais il est foncièrement et passionnément humain. Que l'Italie d'aujourd'hui le revendique pour sien un peu plus que les autres nations du monde, c'est un droit qu'on sera t mal venu à lui contester, — à condition qu'on ne cherche pas à faire de son nom le drapeau d'un parti dont l'impérialisme, rogue et agressif, ressemble si peu à celui d'Auguste ou des poètes qui l'ont chanté. Cela est plus naturel, à coup sûr, que de vouloir démontrer — je n'invente rien — que Virgile, Angevin d'origine, est en réalité... un poète français : ces annexions, que nous réprouvons chez d'autres, ne devraient pas nous séduire nous-mêmes. Si nous aimons tant Virgile, si sa voix résonne à nos oreilles comme celle d'un ami et d'un frère, c'est un peu, reconnaissons-le, parce qu'il était Italien et que l'Italie, quand elle ne se travestit pas, a un charme auquel nous sommes toujours profondément sensibles. Et c'est beaucoup pour ce qu'il y eut dans l'âme de ce grand Italien d'humain et d'universel.

René WALTZ,

*Professeur de langue et littérature latines
à la Faculté des Lettres de Lyon.*



